

Longueuil, 20 mai 2025

Cette lettre a été rédigée dans le cadre d'un atelier de correspondance réunissant 3 personnes en situation d'itinérance – 1 femme et 2 hommes âgés de 45 à 68 ans – en collaboration avec une pair ayant un savoir d'expérience en itinérance. Elle s'adresse à un groupe de citoyens domiciliés en réponse à la correspondance du 13 mai 2025.

Cette lettre reflète à la fois des opinions individuelles et des réflexions collectives. Cela signifie que chaque personne n'adhère pas nécessairement à l'ensemble des propos, mais que la lettre cherche à représenter la diversité des points de vue exprimés durant l'atelier.

Objet : Lettre aux citoyennes domiciliées dans le cadre de l'activité *Regards croisés*, démarche sur l'itinérance et la cohabitation sociale

Merci de nous avoir tendu l'oreille. Merci d'avoir répondu avec respect. Ça peut paraître peu, mais, pour nous, c'est immense : on se fait rarement entendre. Ça fait du bien. Même si nos voix sont pleines d'émotions, même si parler réveille des blessures, on est là, et on veut vous parler.

Vous nous demandez où on aimerait être bientôt et si on garde un espoir de quitter la rue.

Avez-vous beaucoup d'encre...? La réponse n'est pas simple. Parce que sortir de la rue, ce n'est pas une porte qu'on ouvre et qu'on referme derrière soi. Ce n'est pas seulement une question de volonté. C'est un labyrinthe rempli de barrières invisibles que peu de gens voient de l'extérieur. **Un simple claquement de doigts peut t'amener à vivre dans la rue, mais s'en sortir ne se fait pas en claquant des doigts.** C'est tellement compliqué.

Malgré tout... Oui, il y a de l'espoir : celui de quitter la rue un jour et de se reconstruire, doucement, un morceau à la fois. On rêve d'une vie meilleure. On rêve de stabilité et de chaleur humaine.

L'un d'entre nous souhaite, dans un futur proche, avoir un logement, récupérer son permis de classe 1, reprendre son métier de camionneur et repartir sur la route. Cependant, il n'aurait jamais cru que c'était aussi difficile de sortir de la rue. Il dit vouloir garder des liens quand il va y arriver. Il mentionne avec





beaucoup d'émotions : « J'aimerais faire du bénévolat dans cette maison (refuge) qui m'a tant donné. Une maison qui m'a redonné des forces. Une maison où j'ai appris à me relever, tranquillement, à mon rythme. Là où l'on ne m'a pas jugé, mais accueilli. J'aimerais y revenir et y offrir mon temps. Ce serait ma manière de dire merci. Merci pour l'accueil et les outils qu'on m'a donnés pour m'en sortir et recommencer à rêver. Je l'ai connue, la rue. Je l'ai connue, l'incertitude du lendemain. Le froid, le regard des gens, la fatigue dans les os... Ce que j'ai appris dans la rue, je vais vouloir le donner à d'autres - ceux et celles qui cherchent encore un peu de chaleur dans ce monde - pour leur montrer que c'est possible de s'en sortir. Leur dire qu'ici, dans cette maison, il y a des intervenants qui ne les lâchent pas, qui les écoutent. Leur rappeler qu'ils ne sont pas seuls ! Qu'il y a encore de l'espoir ! »

Une femme du groupe précise qu'elle aimerait, quant à elle, retourner dans le bois, là où tout est plus simple. Faire des meubles ou de la poterie, remettre les mains dans la terre du jardin, cultiver de l'ail, accueillir les gens qui veulent bien venir chez elle, se ressourcer, allumer un feu, ouvrir une bouteille, lancer le bouchon derrière elle et dire : « Ce qui est dit ici, autour du feu, ça reste ici. » Tandis qu'un homme au regard épuisé confie qu'il aura enfin un logement et qu'il pourra vivre humblement avec son fils et sa petite-fille, une autre personne présente lors de la discussion lui dit avec émotion : « Je me considère comme chanceux qu'il soit encore à mes côtés aujourd'hui. » Ensuite, il pousse un long soupir.

Dans la rue, ce n'est pas facile. Même entre nous, ça ne l'est pas. On s'entend quand même relativement bien. Parfois, il y a des frictions, des tensions. Chacun vit ses états d'âme à sa manière. Parfois, ça ne va pas bien, et on s'ancre ensemble dans une énergie négative en ressentant ce que l'autre vit. À l'inverse, il y a des jours où on se lève de bonne humeur et où on rencontre quelqu'un qui vit un moment dur, qui a besoin d'aide. Puis, là, on devient le « parent fort », celui qui tient l'autre. Parce que dans la rue, si tu n'es pas fort psychologiquement, tu peux vite décrocher. Tu peux facilement perdre pied. Dans d'autres moments, on finit par rire de notre situation, parce qu'on ne peut pas rester bloqués dans l'émotion. Sinon, ça devient trop lourd. Il faut relâcher un peu la pression. On tourne ça en blague. On se rappelle qu'on est tous au même endroit et qu'on est essentiels les uns pour les autres.

La rue est marquée d'une vraie solidarité qu'on ne voit pas dans le reste de la société. Dans la rue, on est comme une chaîne. Quand l'un tombe, les autres essaient de le rattraper. Quand quelqu'un dérape, on l'attrape. On l'aide à revenir. On le ramène avec nous. Entre nous, on s'entraide. Une personne souligne : « J'ai une bonne mémoire. Si quelqu'un m'aide, je m'en souviens. Quand je suis mal pris, ils sont là. Et, moi aussi, j'essaie de redonner autant que je peux. On veille les uns sur les autres. Quand il en manque un, on le ressent. » On est chanceux cette année, on est tous là. Malgré les moments durs, on est là. On continuera à vivre des épreuves, des tempêtes, mais on est là, ensemble. On a cette chance d'avoir la force du groupe. Ce qu'on a, ce sont les uns et les autres. Et ça, c'est précieux. C'est notre famille de rue. Personne ne va casser ce lien-là. Et si quelqu'un essaie, il arrivera deuxième. Parce qu'on va se serrer les coudes. Même si, parfois, il y en a qui essaie de défaire le maillon, on reste soudés.





Lors de notre discussion, on s'est questionnés sur l'impact que nous pouvons avoir dans notre communauté ? On en vient à la conclusion que nous avons, nous aussi, un rôle à jouer. « Moi, par exemple, je sais que j'apporte un sentiment de sécurité. Les gens se sentent protégés quand ils sont près de moi. Et si j'étais témoin d'une agression dans la rue, je serais le premier à intervenir. C'est ma façon d'être présent, de veiller sur les autres dans nos quartiers et notre ville. »

Une autre personne nomme, quant à elle, que son rôle est de protéger et de nettoyer son environnement et de sensibiliser les autres dans la rue. Parfois, elle attend que tout le monde parte pour ramasser les déchets, car, pour elle, trop de monde en itinérance se fiche de la saleté. Elle leur dit souvent : « Ce n'est pas notre salon ici, mais c'est notre image. Ramassez-vous. On a l'air cochon, mais on n'est pas des cochons. Tu ne ferais pas ça dans ton salon, chez vous. » Elle précise qu'à cause de certains comportements, les personnes en situation d'itinérance passent pour des crottées, des tout croches. « Mais ce n'est pas vrai. Ce n'est pas ça qu'on est. Mon rôle dans la rue, c'est justement ça : rappeler qu'on a de la valeur, qu'on peut se respecter et contribuer. Même sans maison, on a une place. On peut prendre soin de notre monde à notre façon. »

Une autre d'entre nous ajoute que ce qu'elle apporte dans la rue, c'est sa joie de vivre, sa bonne humeur. Partout où elle passe, elle laisse un sourire malgré les difficultés importantes qu'elle vit. Ça ne l'empêche pas de donner un peu de bonheur dans notre communauté, par des gestes simples, un sourire ou une blague à un passant.

Aucun d'entre nous n'aurait pensé en arriver là. On espère s'en sortir avec toute notre tête, sans trop de blessures. Souvent, on voit des gens qui ne sont plus eux-mêmes depuis des mois. La rue, c'est *rough*. Ça cause une détresse profonde.

Nous croyons que ce qu'il manque, c'est un pont entre les ressources d'hébergement et les soins spécialisés. Il y a des gens qui sont capables de fonctionner en groupe, de s'entraider, mais il y en a d'autres qui ne devraient même pas être dans les ressources, car elles ont besoin d'un suivi. Elles ont besoin d'être aidées différemment. Ce n'est pas dans les hébergements qu'elles trouveront ça, et ce n'est pas leur faute. En réalité, c'est qu'elles ne sont pas au bon endroit. Il faut vraiment une passerelle pour qu'on puisse les référer, les orienter vers les bonnes ressources, sans les abandonner. Parce que leur présence peut créer des tensions, des conflits, ça nuit à tout le monde. À eux. À nous. C'est sûr qu'elles ne sont pas bien dans tout ça.

On n'est pas fiers d'avoir vécu l'itinérance, mais on est reconnaissants de la comprendre. On veut aider et sensibiliser les gens. On veut faire savoir à un maximum de personnes ce qu'est vraiment l'itinérance. Parce que juger sans connaître, c'est ce qu'il y a de plus facile. C'est facile de dire « T'as juste à aller travailler ». On veut aller travailler, mais on ne peut pas y aller sans avoir un toit où dormir, se laver, manger, etc.

On n'aurait pas cru, un jour, que l'itinérance deviendrait une cause qu'on porterait. On ne pensait même pas que c'était si grand, si profond, l'itinérance, avant de vivre cette réalité.





Pour nous, une société juste, c'est une société où on parle avec respect à l'autre, même s'il a les mains sales. Une société juste, c'est une société où un policier te réveille en te regardant dans les yeux, pas comme un déchet qu'on pousse du pied, comme ce qui nous est arrivé encore hier. On était plusieurs couchés côte à côte pour se sentir plus en sécurité. Puis, la police est arrivée avec les lumières dans le visage et les sirènes à quatre heures du matin. C'est dur, se faire réveiller comme ça. Quand on essaie de parler aux policiers, ils nous disent de nous taire. Certains rient de nous. Ça nous rend à bout, mais si on craque, c'est nous qui subissons les conséquences. C'est humiliant. Pour nous, une société plus juste, c'est avoir accès à une ressource pour nous soutenir dans nos droits. Une ressource où tu peux appeler quand tu vis une injustice. Une personne qui répond, écoute, agit et défend nos intérêts.

Une société plus juste, c'est une société avec plus de respect, plus de regards ouverts et moins de regards fermés, car nous sommes humains. Une société plus juste, c'est une société où on voit la solidarité, pas seulement dans les discours, mais dans les actes. Une société plus juste, c'est une société où on arrête de juger. C'est une société où l'on comprend que, nous aussi, on a une valeur. On n'est pas des numéros. On n'est pas des problèmes. On est des êtres humains.

Une société plus juste, c'est une société qui va se comporter en bon père de famille. Un bon père de famille va s'assurer que tout le monde va bien aller. Il ne va pas laisser personne derrière.

On rêve de retrouver notre dignité...

De nous à vous





Note explicative

Une deuxième version de cette lettre a été produite avec l'autorisation des personnes en situation d'itinérance afin de faire ressortir certains éléments importants qui avaient été exprimés lors de l'atelier, mais qui ne figuraient pas dans la première version. Cette dernière version n'a pas fait l'objet d'une validation collective, ce qui implique que certaines nuances ont pu être interprétées ou modifiées involontairement au cours du processus.

L'intelligence artificielle a été utilisée comme outil de soutien à la rédaction avec le consentement éclairé des personnes présentes.

Une révision linguistique a été réalisée.

